Document généré le 4 juin 2025 18:35

**Anthropologie et Sociétés**

# Jean BOULBET, *De palmes et d'épines*. Tome 2, *Vers le paradis d'Indra (Cambodge 1963-1975)*. Paris, Seven Orients, 2003, 217 p., bibliogr.

Steeve Daviau

Volume 31, numéro 1, 2007

Dynamiques et pratiques langagières
Language, dynamics and practices
Dinámicas y prácticas lingüísticas

URI : https://id.erudit.org/iderudit/015995ar
DOI : https://doi.org/10.7202/015995ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Daviau, S. (2007). Compte rendu de [Jean BOULBET, *De palmes et d'épines*. Tome 2, *Vers le paradis d'Indra (Cambodge 1963-1975)*. Paris, Seven Orients, 2003, 217 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, *31*(1), 226–228. https://doi.org/10.7202/015995ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

chapitre 4 offre d'autres lignes divergentes entre la voie néo-indienne mexicaine où la question du territoire fantasmé reste lancinante et la voie péruvienne où c'est au contraire l'imaginaire national qui reste à définir. L'examen de ces deux variantes conduit les auteurs à explorer images et stéréotypes de l'Indien dans ces régions de même que les mythes et les discours politiques, les contradictions idéologiques ainsi que les modalités d'intégration et le phénomène de l'indianité urbaine. Le chapitre 5 revient sur la nature paradoxale de la néo-indianité, à savoir sa capacité à puiser dans les traditions indigènes locales pour gagner en efficacité sur un plan horizontal et global, qui a pour toile de fond le New Age et la mondialisation. Les discours et les pratiques de médecins et de guérisseurs andins fournissent ici un matériel empirique adéquat pour le cas péruvien. Le dernier chapitre revient sur les communautés traditionnelles amérindiennes pour présenter une théorie indigène du New Age. C'est en effet à partir du mythe classique du Pishtaku, l'étranger préleveur de graisse, que s'élabore dans certaines régions des Andes une nouvelle théorie du pillage.

Il est difficile de conclure cette analyse pour le moins originale et ethnographiquement riche, mais le ton un tantinet sarcastique adopté par les deux auteurs tout au long du livre laisse apparaître leur désapprobation face au néo-indianisme et une once de nostalgie pour l'indianité classique. Dans leur épilogue, la notion de religion disparaît au profit de celle d'idéologie néo-indienne à la carte. Les deux auteurs font alors émerger la résistance de vrais Indiens, garants de la cohésion sociale qui auraient la capacité de phagocyter cette idéologie. Soit, mais d'où sortent ces Amérindiens et comment s'établit donc la ligne de fracture? Quel rôle joue en définitive la variable spatiale du rural et de l'urbain? Pour quelles raisons certains groupes adhèrent-ils mieux que d'autres au néo-indianisme? Enfin, n'aurait-on pas affaire à une mode plus qu'à un mouvement religieux? Ces questions restent en partie sans réponse dans le livre et il est dommage que les deux auteurs ne montrent pas davantage comment la religion et le politique restructurent les communautés amérindiennes sur de nouvelles bases et ce, bien au-delà du succès des idéologies du Nouvel Âge et de leurs mascarades. Ce livre vaut cependant la peine d'être lu, il est bien écrit et fait réfléchir.

Enfin, si les auteurs sont conscients de la force des continuités culturelles et ancrent cette renaissance néo-indienne dans les histoires régionales, ils pourraient rappeler que le rituel a aussi toujours besoin du spectaculaire, du jeu et de l'artifice pour être efficace.

**Référence**

FRANCIS D., 1992, *The Imaginary Indian*. Vancouver, Arsenal Pulp Press.

*Frédéric Laugrand (frederic.laugrand@ant.ulaval.ca)*
*Département d'anthropologie*
*Université Laval*
*Québec (Québec) G1K 7P4*
*Canada*

---

## Jean BOULBET, *De palmes et d'épines*. Tome 2, *Vers le paradis d'Indra (Cambodge 1963-1975)*. Paris, Seven Orients, 2003, 217 p., bibliogr.

*Vers le paradis d'Indra* se veut d'un tout autre registre que les écrits de Boulbet sur les Maa' publié dans le Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient. Il s'agit d'un récit autobiographique ; la tranche médiane d'un récit qui s'étire sur trois tomes qui composent la

trilogie *De Palmes et d'épines*. Dans ce second volume, Boulbet narre son expérience cambodgienne de 1963, date à laquelle il quitte sa plantation de Blao dans les montagnes du Sud Vietnam en territoire maa' à cause du conflit armé, jusqu'en 1975, où il quitte le Cambodge qui, à son tour, sombre dans l'absurdité et le péril, pour le décor de Pukhet au sud de la Thaïlande où il est décédé à l'âge de 80 ans en février dernier.

Boulbet est issu de l'essor de l'ethnologie de l'Indochine française puis de l'Asie du Sud-Est continentale avec la publication des travaux de Condominas (dont il est le disciple et qui l'initie à la recherche ethnologique), et avec J. Dournes, et P. B. Laffont. Sa connaissance exceptionnelle du milieu naturel et son approche globale d'étude du sol, des végétaux et de l'interaction de l'humain et de la forêt transparaissent tout au long de son œuvre, de même que les références à son « terrain » initial chez l'ethnie Maa' où l'auteur est connu sous le nom vernaculaire de Dam Böt. À partir de 1963, il est en charge de la gestion de l'espace forestier autour des sites archéologiques d'Angkor et du Phnom Kulen. C'est d'ailleurs dans ce domaine – l'espace végétal – que le commentaire de Boulbet est le plus riche.

Dans le deuxième chapitre, Boulbet décrit les relations avec les autorités du temple d'Angkor et les communautés villageoises environnantes. Au chapitre 3, il narre son retour en France après 21 ans en Indochine. Boulbet parti en militaire, devenu planteur, et enfin ethnologue, reçoit alors le soutien de G. Condominas, à qui il doit son intronisation universitaire et son initiation à l'ethnologie, et de J. Fillozat qui l'introduit à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales en 1966. Sa thèse est acceptée en première lecture et c'est en qualité de membre de l'EFEO qu'il retourne au Cambodge (chapitre 4), où il poursuit sa tâche d'exploration et de mise en valeur des sites archéologiques angkoriens et se questionne sur les possibilités de mettre à jour des sites jusque-là demeurés inconnus, à travers les récits locaux et avec ceux qui perpétuent les savoirs ancestraux.

C'est sa lecture des récits villageois, réunissant un syncrétisme débonnaire entre les divinités-héros de l'indouisme, les personnages du Ramayana, les événements de la vie du Bouddha et les tribulations des génies locaux, qui le met sur la voie des hauts lieux régionaux de l'architecture khmère. C'est notamment à Boulbet que l'on doit la redécouverte de la Rivière au Mille lingats, haut lieu du shivaïsme. Il arrive à retracer les réseaux de chaussées, leurs convergences signalées par des édifices, ainsi que l'élaboration de la composition végétale et l'architecture des espaces végétaux. Au terme de ses recherches « géo-ethno-historico archéologiques » (chapitre 5), il établit une carte historique des sites archéologiques tout en racontant les circonstances de leur découverte, tel le Kbal spean, qu'il remet à jour, jusqu'en 1968, juste avant que « l'île de paix » sombre dans le conflit indochinois.

Le chapitre 7 évoque les derniers moments avant le drame, et notamment les tribulations de Boulbet pour qui l'univers archéologique est toujours vivant ; les ébats des jeunes déités cadrant bien avec son éden personnel remis au goût du jour ; c'est sa façon de recréer à son échelle, le paradis d'Indra… Au début du conflit (chapitre 8), il devient officiellement délégué de l'UNESCO, investi avec Groslier du rôle de défenseur des biens culturels mondiaux. Le chapitre 9 « Les sentiers sombres de l'utopie » raconte les bouleversements liés à l'émergence des Khmers Rouges. Finalement, au chapitre 10, il peint un tableau des horreurs du nouveau système qui va s'imposer en tant qu'unique référence et observe la robotisation partisane et le renfermement dans un univers idéologique absurde qui se solde par la victoire du socialisme à la khmer rouge. Bref, tout au long de l'ouvrage, il déroule le fil narratif de son séjour et des événements majeurs qui l'ont ponctué ; suites chronologiques qui prennent place au Cambodge, en France et aussi en Indonésie, d'où sortira son ouvrage *Les paysans*

*de la forêt* en 1975. Le volume est accompagné de 32 pages de photos noir et blanc et d'une bibliographie des travaux de Jean Boulbet (de 31 titres).

Sans vouloir diminuer le mérite d'un personnage attachant, extrêmement charismatique, coureur des bois et pionnier de la connaissance des peuples de la forêt sud-est asiatique, il convient néanmoins de recontextualiser sa contribution : sa connaissance du terroir, de la population locale (les Cau maa dans les montagnes du Sud Vietnam ou les Khmers au Cambodge) et sa présence même sur le terrain n'est possible que grâce à la présence française au niveau économique, institutionnelle et militaire dans la région. Mais Boulbet ne semble pas se rendre compte de la position de pouvoir dont il est investi ni de l'asymétrie des relations et du dénouement de rencontres – évidemment heureuses selon l'auteur – avec la gente féminine locale.

*Steeve Daviau (daviausteeve@gmail.com)*
*Département d'anthropologie*
*Université Laval*
*16, rue d'Orly Granby*
*Québec (Québec) J2H 1Y4*
*Canada*

---

## Agnès Fine et Françoise-Romaine Ouellette (dir.), *Le Nom dans les sociétés occidentales*. Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2005, 252 p., bibliogr.

Il est malaisé de rendre compte d'un livre écrit par douze auteurs sans être injuste. Le point de vue du lecteur n'est pas celui des auteurs. Je ne souhaite donc pas faire double emploi avec l'introduction d'Agnès Fine et Françoise-Romaine Ouellette, en introduisant à mon tour les auteurs de ce livre, elles l'ont fait et bien fait.

Ce livre comprend, en plus de sa préface, neuf contributions groupées en deux parties : 1. Questions d'identification : le nom, l'État, l'individu (quatre textes) ; 2. Choix du nom et affirmation des appartenances (cinq textes). La première partie aborde le problème du nom à partir surtout des préoccupations des institutions civiles ou religieuses qui cherchent à classer les individus en s'appropriant le contrôle de leur nomination légitime. La seconde partie reste très proche des pratiques de nomination dans les groupes et les familles, de nos jours ou autrefois.

Nous circulons dans le vaste champ des écrits d'historiens, de sociologues ou d'anthropologues qui s'intéressent aux transformations actuelles des structures familiales. Tous les travaux présentés ici s'attardent à l'examen d'une variété de pratiques concernant la nomination des sujets et, de temps en temps, à l'interprétation que l'on peut faire de ces changements. Le nom de chacun devient alors un symptôme révélateur des logiques sociales en place, en émergence ou en désuétude progressive. Que se passe-t-il? Que s'est-il passé? Bien sûr, on trouve ici les indices de l'écart grandissant entre les souhaits parentaux de nommer leurs enfants sans la contrainte des règles sociales et les pratiques des générations précédentes cadrées par des coutumes ou des discours religieux ou encore par l'intervention des pouvoirs publics conscients des avantages d'un état-civil aux règles claires qui leur permettent un accès assuré à leurs citoyens pour quelque but que ce soit.